

Mon Winnipeg : trois textes de Réginald Lacroix à titre posthume

J. R. Léveillé

Volume 29, Number 1, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041209ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041209ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Léveillé, J. R. (2017). Mon Winnipeg : trois textes de Réginald Lacroix à titre posthume. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 29(1), 331–334.
<https://doi.org/10.7202/1041209ar>

Mon Winnipeg : trois textes de Réginald Lacroix à titre posthume

Dans la foulée du film *My Winnipeg* de Guy Maddin sorti en 2007, Marcelle Lussier de la firme de concepteurs et graphistes UrbanInk entreprend de rassembler en 2010 plusieurs studios de jeunes *designers* au Canada et en Europe dans le projet ambitieux de produire un livre innovateur graphique qui porterait sur les symboles et mythologies des grandes métropoles urbaines.

Dans un deuxième temps, il a été décidé d'ajouter des réflexions textuelles aux reflets graphiques, mais il est incertain, à cette heure, que le livre voie le jour. Un des auteurs appelé à participer au projet est Réginald Lacroix, oncle de la directrice de UrbanInk, depuis décédé (1945-2011). Les trois poèmes que nous vous présentons ont été composés pour ce projet.

Né à Saint-Pierre-Jolys au Manitoba, Réginald Lacroix est un ancien du Collège de Saint-Boniface (B.A. 1965) qui a poursuivi des études littéraires en France et qui a été durant plus de 30 ans au service de la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ), dont le dernier tiers comme directeur général adjoint. C'est surtout en vertu de son travail au journal étudiant du Collège de Saint-Boniface, *Frontières*, que ces textes méritent de retenir l'attention.

Réginald Lacroix a été directeur des volumes 4 et 5 de *Frontières*, de 1963 à 1965, période pendant laquelle le journal, qui a marqué la révolution culturelle du Manitoba français, a pris une envergure plus littéraire et philosophique jetant les assises d'une littérature naissante qui allait conduire à l'éclosion des premières œuvres de la modernité franco-manitobaine et à la fondation des premières maisons d'édition.

J.R. Léveillé

Mon Winnipeg

EATON

« Demain, votre père et moi allons magasiner chez Eaton ! »

C'est ainsi que ma mère nous annonçait, à mes sœurs et moi, le pèlerinage annuel des parents dans ce lieu mythique, d'où ils revenaient en fin de journée les bras chargés de grands sacs de couleur, de boîtes de toutes sortes, de petits et gros paquets et colis. Au milieu de la confusion, certains disparaissaient aussitôt dans les trous noirs et secrets des armoires ou au fond des étagères haut perchées avant de ressurgir, nous le saurions plus tard, sous l'arbre de Noël. Les autres, vêtements, chaussures, fournitures scolaires, gourmandises étaient distribués sur place, selon le rituel désordonné et légèrement fiévreux du bonheur familial.

Aux yeux de l'enfant que j'étais, formé aux us et coutumes simples d'une ferme loin de la ville, le magasin Eaton paraissait aussi dangereux et fascinant que la caverne d'Ali Baba, opulent comme le palais d'un maharadjah, plus fantastique et lointain qu'un château en Espagne. De façon plus terre-à-terre, ce nom évoquait un immense bâtiment haut de plusieurs étages et parcouru en tous sens de rayons et de clients auxquels des commis s'adressaient en anglais pour trouver l'article recherché ou repéré, peut-être, dans le fameux catalogue que, comme tant d'autres familles, nous avions reçu par la poste et dont les milliers d'images s'offraient en pâture à nos jeux de découpage et constituaient en quelque sorte le mode d'emploi, la table d'orientation d'un pays inconnu.

Un peu plus tard, je déambulerais dans les allées en constatant de mes yeux cette accumulation de richesses, j'apprendrais à maîtriser l'usage de l'escalier mécanique, cette bête têtue qui refuse de ralentir à notre approche, et, comme les grands, on se donnerait rendez-vous sous le « bonhomme Eaton », que couronnait la grande horloge aux longues aiguilles et aux chiffres finement dessinés.

Beaucoup plus tard encore, je retrouverais chez Gabrielle Roy le même malaise, le même sentiment d'étrangeté et d'aliénation linguistique et culturelle face à l'autre, mais aussi la curiosité et l'esprit d'aventure qui sont au cœur de l'apprentissage du monde.

LE VIEUX PONT PROVENCHER

Du Ponte Vecchio, du pont des Soupirs au pont
 Mirabeau
 Du pont Lupu au Golden Bridge
 Du pont de Brooklyn au pont de Londres, au pont
 Charles
 sans oublier le pont Princip
 ni le pont sur la Drina ou sur la Bérézina,

ces ouvrages fameux, témoins d'évènements glorieux ou
 tragiques, miracles d'ingénierie ou fleurons de l'architecture,
 les ponts de par le monde sont myriades. Celui auquel je pense
 a disparu sans se faire remarquer, mais il reste bien vivant dans
 mon sang et mon esprit : je veux parler du vieux pont Provencher
 qui enjambait la Rouge, entre Saint-Boniface et Winnipeg, et
 montrait sans vergogne

sa silhouette trapue et son manque total d'élégance
 l'étrange ornement dont il était pavoisé
 sa peinture écaillée et son métal rouillant
 ses piliers balourds qui pataugeaient dans l'eau
 fendaient les glaces et s'empêtraient dans les branchages.

L'hiver, ses couloirs de vent glacial décourageaient le misérable
 piéton, mais sous la voûte à la Tiepolo du crépuscule d'été, il
 offrait une belle vue de la cathédrale et des rives de La Fourche.
 Et surtout, pour l'adolescent, collégien et pensionnaire, le pont
 Provencher traçait une frontière implacable

entre le connu et l'inconnu, le familier et l'aventure
 la langue française et l'anglaise
 entre un village féru de religion
 et la ville anonyme et tentaculaire
 entre l'étouffement et la liberté retrouvée.

Aurait-on pu dire que passait, sous le pont Provencher, « des
 éternels regards, l'onde si lasse » ? Je sais qu'il accueillait les
 amoureux. Résolument inesthétique, ennemi de la fioriture
 et du clinquant, il se fiait à ses piliers, à la solidité de ses gros
 rivets. Son caractère un peu fruste le rendait apte à recevoir
 toute forme de poésie vraie.

CANADA PACKERS

Tant que, à travers la vitre, défilerait le paysage d'automne, j'entreprendrais l'illusion que les vacances n'étaient pas encore terminées. Jusqu'à ce que, sur la route du retour au pensionnat après le congé de la Toussaint, la voiture atteigne une certaine limite, au-delà de laquelle tout espoir était perdu. Espoir de quoi ? Mais ce n'était que songerie, le phantasme d'une opération magique qui me transporterait d'un coup ailleurs, abolissant toutes obligations et servitudes. Je n'étais pas dupe de pareils subterfuges, et pourtant j'aurais voulu retenir l'image des labours, des chaumes, des arbres dépouillés, des prés jaunis qui, sans se presser mais sûrement, s'effaçaient de ma vue sans se soucier de mon désespoir.

La fatalité, qui a toujours le haut du pavé, finissait par s'accomplir. Et voici qu'elle était annoncée, que s'avavançait sur l'horizon le signe de ses décrets, en lettres moulées sur fond de briques rouges, *Canada Packers*, traçant une frontière impalpable, imaginaire mais ô combien douloureuse et amère entre la campagne et la ville, la maison et le collège, la chambre intime et le dortoir, entre fantaisie et réel, entre désir et devoir.

Passée cette ligne arbitraire qui n'avait de sens et d'existence que pour moi seul, le malheur s'emparait de mon âme comme l'aigle fond sur sa proie : oui, désormais tout bien sur la terre m'était enlevé, j'entrais en servage, je me constituais prisonnier d'une discipline sévère pour les prochains mois, une éternité ! Finies la belle solitude et la liberté, l'ivresse de l'aventure dans le boisé le long de la petite rivière aux castors, la contemplation ardente de la nature, des frondaisons sous la lumière et de l'hirondelle très haut virevoltant dans le ciel immense du crépuscule.

L'enfance elle-même avait disparu, l'innocence devenait conscience et ruinait tous ses trésors et ses jeux.

Réginald Lacroix